

Et aujourd'hui,  
je ne suis même plus sûr  
d'être une illusion.  
Même pas ça.  
Peut-être juste une coulée de brume,  
une voix sans gorge,  
un frisson mal localisé.

Les rires de la nuit,  
les voix —  
elles ont tout déplacé.

Le décor. Les murs.

Les convictions.

Tout ce qui semblait tenir.

Tout ce que j'appelais « moi ».

Et si le Moi n'était qu'une épaule ?

Une béquille ?

Une poignée à laquelle on s'accroche,  
avant de comprendre qu'il faut lâcher ?

Et si cette citadelle intérieure  
— ce bastion de certitudes —  
n'était qu'un passage ?

Un appui provisoire  
avant une bascule plus vaste ?

Un éclatement.

Un fondu.

Un abandon vers autre chose.

Quelque chose qui nous dépasse.

Qui nous relie.

Qui fait de chacun de nous  
non pas une île,  
mais un souffle parmi d'autres.

Un Être Commun.

Un champ partagé.

Une vibration collective.

Alors peut-être que vivre heureux,  
ce n'est pas s'accomplir.

Pas s'affirmer.

Pas rayonner.

Mais s'oublier.

Doucement.

S'effacer, sans se perdre.

Et dans ce geste-là —

trouver l'amour.

Celui d'autrui.

Celui qui ne regarde pas,  
mais reconnaît.

Et si c'était ça,

la seule sortie.

La seule lumière.

Extraits de Si la mer se meurt, Frédéric Jean Gilles, Les cahiers de l'égaré, 2025